

D'autres sabotages plus élaborés et des actions bien ciblées commençaient à affaiblir les occupants. La grosseur du caillou placé dans leurs bottes ne cessait d'augmenter. L'état-major allemand ne semblait pas s'en apercevoir ou peut-être voulait-il le cacher sous le vernis. Et ce n'était pas fini.

+++

La semaine suivante, Pierre revint chez son père, la valise bourrée de victuailles. Paul étant malade, il ne pouvait distribuer les approvisionnements adéquats. L'ainé se substitua à son jeune frère. Par ailleurs, désireux d'échanger quelques mots avec Charles, son parrain providentiel, il se rendit chez lui, malgré les péremptoires recommandations antérieures. Ce dernier n'était pas présent.

— Bonjour madame, vous vous souvenez de moi ?

— Oui, bien sûr. Je vous reconnais.

— Vous pouvez dire à votre mari, qu'Auguste aimerait le rencontrer ?

— Oui, je lui laisserai le message.

— Merci madame. Je vous laisse un lapin, comme d'habitude.

— Tenez dit-elle en lui tendant un billet, c'est pour payer votre copain.

— Non, il ne veut rien. Au revoir, madame.

— Au revoir.

Puis, Pierre se dirigea vers l'habitation du docteur Rovert.

Il appuya sur le timbre de la sonnette, la porte s'ouvrit quelques instants plus tard et Jeanne apparut.

— Bonjour monsieur. Vous venez pourquoi ?

— Je suis bien chez le docteur Rovert ?

— Oui, c'est bien ici.

- Vous êtes sa fille ?
- Absolument pas, je ne suis que la bonne. Et vous ?
- Je suis le frère de Paul et je vous apporte ce qu'il a l'habitude de vous amener. Vous pouvez les prendre ?
- Oui, bien sûr. Entrez, ne restez pas dehors.

Tous les deux restèrent immobiles et se regardèrent sans dire un mot. À l'évidence, il se passait quelque chose de peu commun. L'un comme l'autre étaient hypnotisés.

De nombreux peintres auraient aimé être là, pour immortaliser la scène.

Van Gogh, Vermeer ou Van Dick auraient réussi dans ce couloir mal éclairé, à faire ressortir le merveilleux visage de cette belle brune aux yeux bleus et concrétiser ainsi, un chef-d'œuvre du Clair-Obscur.

Les Impressionnistes, habitués à façonner leurs toiles dans les campagnes, se seraient bousculés pour être présents à cet endroit, non pas pour faire une nature morte, mais pour en faire une œuvre vivante.

Corot aurait réussi, dans cet espace réduit, à faire apparaître, comme il savait si bien le faire, la force d'un ciel d'un bleu universel avec, en fond de tableau, les deux jeunes gens.

Les aquarelles de Marie Laurencin auraient traduit l'expression éclatante de leurs visages radieux.

Signac, fervent peintre du style pointillisme, en aurait fait de même, en personnalisant leurs silhouettes respectives par des couleurs ensoleillées particulièrement vives.

La toile représentant cette scène surnaturelle se serait appelée :
« La rencontre »

C'était un instant magique, pratiquement l'hymne à la joie de la quatrième partie de la neuvième symphonie de Beethoven.

Si Pierre venait de s'ébaubir, Jeanne était en lévitation. Elle réussit cependant, à lui dire

— Donnez-moi le tout.

Il lui tendit le paquet. Elle ne le saisit pas tout de suite, les bras ballants. Elle le regardait droit dans les yeux, ne sachant que faire.

— Vous n'en voulez pas ?

— Si, si. Je vous le prends.

Et enfin, elle se saisit du paquet, mais resta toujours aussi statique. Elle réussit à lui dire.

— Merci, merci beaucoup.

Elle ne bougeait pas, complètement troublée. Pierre avait repris ses esprits.

— Je suis désolé de vous dire cela, mais il faut me payer. Vous n'avez pas le droit de le faire ? C'est avec votre patronne que je dois voir cela ?

— Non, non, excusez-moi. Je vais vous chercher l'argent. Ce n'est pas un problème. Le docteur m'en laisse toujours à l'avance, de façon à ce que je puisse payer votre frère. Son épouse n'étant pas toujours présente à la maison, c'est à moi que cette tâche incombe. Je reviens tout de suite. C'est le même prix que d'habitude ?

— Sûrement, je ne sais pas, Paul ne m'a rien précisé.

La jeune fille fit demi-tour, laissant Pierre dans le dégagement. La blouse, sans forme, portée par Jeanne ne la mettait pas particulièrement en valeur, cependant il put apprécier la fine silhouette et il ne put s'empêcher de penser : « Il n'y a pas que le visage et la chevelure de joli. C'est vraiment une belle nana. Mon coquin de frère s'est bien gardé de m'en faire part. »

Elle revint une minute plus tard et lui tendit les quelques billets. Il les prit, presque gêné.

— Merci, au revoir Mademoiselle.

— Vous reviendrez la semaine prochaine ?

— Non, je ne crois pas. C'est Paul qui viendra.

Elle avait une envie folle de le revoir et ne pouvait en l'espèce le laisser partir ainsi. C'était complètement inimaginable et irréaliste, en quelques secondes, elle était tombée amoureuse de cet inconnu.

— Attendez, ne partez pas comme cela.

Elle se jeta à l'eau.

— J'aimerais vous revoir. Je suis libre tous les jours, en fin d'après-midi, puis disponible l'après-midi complète, tous les samedis et dimanches.

— Aujourd'hui, ce n'est pas possible pour moi, ni les trois jours suivants. Par contre, on peut se voir mardi.

— D'accord pour mardi à 16h30 ?

— Oui, si vous le voulez.

— On peut se donner rendez-vous devant le grand magasin, des Galeries Rémoises

— Oui, pourquoi pas ! Il faut que je parte, au revoir mademoiselle.

— Au revoir. Euh, euh, c'est quoi votre prénom ?

— Moi, c'est Pierre et vous ?

— Je m'appelle Jeanne, Jeanne Lebel.

— Ce nom de famille vous va bien.

— Merci, c'est gentil.

— Au revoir, à mardi prochain.

Il lui sourit. Elle ne put s'empêcher de penser : « Enfin un compliment. »

Décidément, ce jeune homme sur la réserve n'était pas démonstratif. Elle se posa la question si, contrairement à elle totalement subjuguée, elle représentait quelque chose de concret à ses yeux ? C'est avec regret qu'elle le vit partir, elle aurait tant aimé qu'il reste encore un peu à discuter. Néanmoins, elle avait passé un court et excellent moment. Elle était toute heureuse d'avoir obtenu ce qu'elle voulait ; le revoir au plus tôt. Comment avait-